

Fils de l'eau

Ouvrage publié sous la direction de
LIM YEONG-HEE

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS PHILIPPE PICQUIER
Les petits pains de la pleine lune
(Jeunesse)

Titre original : *Agami*

© 2011 by Gu Byeong-mo

Tous droits réservés

First published in Korea by Jaeum & Moeum

This French edition published by arrangement
with Jaeum & Moeum

© 2013, Editions Philippe Picquier

pour la traduction en langue française

Mas de Vert

B.P. 20150

13631 Arles cedex

www.editions-picquier.fr

Conception graphique : Picquier & Protière

En couverture : © Kim Soojin

Mise en page : Christiane Canezza - Marseille

ISBN : 978-2-8097-0915-5

GU Byeong-mo

Fils de l'eau

Roman traduit du coréen
par Lim Yeong-hee et Mélanie Basnel



*Éditions
Philippe Picquier*

Prologue

Ne vous méprenez pas, je ne suis pas du genre à voir des fantômes ou à pratiquer les sciences occultes, et je n'étais pas non plus saoule ce soir-là.

J'avais bu de la bière, c'est vrai, mais pas plus d'une pinte. Au bar, on nous avait servi des hors-d'œuvre, des saucisses cuisinées avec des oignons, des carottes et du chou, et une assiette de fruits, mais je n'avais rien touché puisque je devais tenir mon rang de chef d'équipe. Enfin, chef est un bien grand mot, j'étais surtout chargée d'ama-douer des clients importants pour leur faire accepter notre projet. Et j'y étais parvenue en ne buvant qu'une seule pinte, pas mal, non ? A moins d'avoir un problème d'assimilation de l'alcool, une si petite quantité n'a aucun effet sur l'organisme. J'avais en tout cas les idées suffisamment claires pour mettre dans un taxi le directeur invité, que j'aurais d'ailleurs volontiers giflé dans

d'autres circonstances, et pour feindre la plus extrême politesse au moment de le saluer. Je connais même quelqu'un à qui il arrive de prendre le volant dans cet état. Evidemment, je suis bien consciente que ce n'est pas très raisonnable. Ah non, il ne s'agit pas de moi ! La personne en question n'a jamais eu d'accident. Mais qu'est-ce que je raconte ? Je m'é gare... Ce que je voulais dire, en somme, c'est que ce soir-là, exceptionnellement, j'étais loin d'être ivre, alors que d'habitude, pendant ce genre de rendez-vous professionnel, je bois au moins six bières et des cocktails d'alcools forts.

Si je suis descendue du taxi avant le pont, c'est parce que je n'avais pas assez d'argent liquide sur moi. C'était un taxi un peu ancien, qui ne possédait pas d'appareil de paiement par carte, contrairement à la plupart des taxis aujourd'hui. Ceci dit, même s'il en avait été équipé, le chauffeur aurait sans doute prétexté une panne de la machine pour pouvoir empocher la commission et le pourcentage de la société. De toute façon, à cause du découvert accumulé sur mon compte bancaire ces deux derniers mois, ma carte est bloquée. J'ai donc préféré expliquer mon problème au chauffeur lorsque le compteur a affiché la somme que contenait mon portefeuille.

J'ai appris par expérience qu'il vaut mieux se montrer franche dans ce genre de situation. Il arrive que certains chauffeurs, généreux et

compréhensifs, éteignent leur compteur et me disent : « On vit dans un monde dangereux, vous savez. Donnez-moi ce que vous avez et je vous emmène à destination. »

Mais je n'ai pas toujours cette chance. J'admets que j'ai eu tort de monter dans un taxi sans avoir assez pour le payer. Je sais très bien qu'il pourrait me dénoncer à la police pour ça. N'empêche, je n'aurais jamais imaginé qu'il me laisserait en plan à l'entrée de ce pont à une heure aussi tardive en crachant d'un air méprisant avant de repartir sur les chapeaux de roues, alors que nous étions presque arrivés. Je comprends qu'il ait besoin de gagner sa vie, lui aussi, mais de là à m'abandonner sur ce pont, moi, une femme seule, en pleine nuit ! Je me demande s'il a pu dormir sur ses deux oreilles après ça.

Les effets du peu d'alcool que j'avais absorbé s'étant évaporés, la brise de la rivière – d'habitude si douce – m'a paru glaciale, si bien qu'au moindre souffle j'avais l'impression que ma poitrine allait éclater. Gagnée par la peur de traverser toute seule, je me suis mise à balancer les bras plus que nécessaire et à chanter d'une voix si forcée que j'en ai moi-même été surprise. C'est tout ce que j'ai trouvé pour surmonter ma frayeur et m'engager sur cet interminable pont.

Il arrive parfois qu'on se laisse emporter par sa propre exaltation. On finit par aller plus vite que la musique, et la situation devient incontrôlable.

Ne vous arrive-t-il jamais, par exemple, d'appeler à haute voix quelqu'un que vous connaissez ou de crier tout simplement face à la mer dans la nuit alors que nul ne peut vous entendre, et cela sans même avoir bu une goutte d'alcool ? Si ? Vous voyez ? On dit que l'eau rend fou. Et que le bruit des vagues est en réalité le chant des sirènes. C'est sans doute pour ça qu'une fois au milieu du pont, j'ai commencé à hurler le nom et la fonction de toutes les personnes que j'avais rencontrées ce soir-là et que je les ai maudites une à une en les condamnant à une mort atroce.

Ma voix était noyée par le vacarme de la rivière et des voitures. Il était évident que personne ne pouvait m'entendre, mais je n'ai pas pu m'empêcher de fondre en larmes en en prenant conscience. Pourtant, je déteste les gens qui pleurent quand ils ont trop bu.

Compte tenu de mon humeur et des circonstances, il ne m'en a pas fallu beaucoup pour me pousser à un geste un peu trop audacieux. Enfin, pas si téméraire que ça, mais contraire à mon comportement habituel. De toute façon, les gens comme moi, les salariés minables, sans argent ni appuis, n'ont pas vraiment le loisir de s'écarter du droit chemin. J'ai simplement tenté de ramasser mon téléphone portable qui était tombé à travers la grille de la balustrade et restait miraculeusement en équilibre sur le bord du tablier, à moitié dans le vide. J'ai essayé de glisser ma main entre

les mailles mais c'était trop étroit. Ne voyant pas d'autre solution, j'ai enjambé la rambarde. Vous comprenez ? Je n'avais aucune intention de me suicider. Même si je ne suis plus toute jeune, je pensais que mon corps était encore assez svelte et souple pour se plier en deux sans problème depuis le bord du pont. Vous avez déjà vu quelqu'un se suicider en gardant son sac à main ? Je suis bien évidemment navrée pour les policiers et les pompiers qui se sont déplacés, et pour les personnes en situation critique qui n'ont pas pu être secourues à cause de moi. Mais voilà, sans le vouloir, j'ai commis une imprudence tellement grave qu'elle a fait les gros titres des pages de faits divers dans les journaux du lendemain. Messieurs, il faudra me dire combien je vous dois pour les frais de déplacement et l'amende. Mais plus tard, pour le moment je suis encore trop bouleversée, je n'ai pas la tête à ça.

Un bras serré autour de la balustrade, j'ai tendu l'autre vers mon portable. Mais dans cette position, même en me penchant au maximum, je n'arrivais pas à atteindre l'appareil. Je ne pouvais pas avancer plus sans risquer de faire tomber mon téléphone. Ne sachant pas quoi faire d'autre, j'ai retiré mon bras du parapet pour ne plus me retenir que par la main. J'étais sur le point de saisir l'appareil, et j'aurais sans doute réussi si un bus passant à toute allure n'avait pas klaxonné furieusement à cet instant-là.

Le bruit m'a transpercé les tympans et fait sursauter. Mes dernières forces m'ont alors abandonnée et, lorsque mon corps a basculé dans les airs en formant une virgule, le visage de ma mère m'a traversé l'esprit. Elle est ma seule famille, mais c'est aussi un terrible fardeau. A mesure que je m'approchais de l'eau, je me sentais de plus en plus légère, aussi légère qu'une luciole, et en même temps je trouvais injuste de pouvoir me débarrasser si facilement de cette lourde charge qu'était ma mère grabataire. La dame d'origine étrangère que j'ai engagée pour s'occuper d'elle va m'attendre jusqu'à demain matin, puis finira sans doute par l'abandonner en grommelant. Il y a peu de chances qu'elle signale ma disparition à la police vu qu'elle parle très mal notre langue et qu'elle est en situation irrégulière. Elle se contentera sans doute de renoncer à son salaire journalier. Alors ma mère, qui ne se souvient même pas de mon nom, se soulagera dans la même couche souillée, et des escarres se formeront sur sa peau... Voilà où en étaient mes pensées quand mon corps a plongé dans l'eau. Vous croyez qu'on pardonne tout au moment où l'on meurt ? Eh bien, pas moi. Si j'avais su que j'allais finir comme ça, j'aurais bu beaucoup plus tout à l'heure, je me serais saoulée et j'aurais craché à la figure du directeur sans me soucier de savoir s'il allait ou non accepter notre projet. Alors que je marmonnais ainsi, l'eau s'est engouffrée dans ma bouche.

J'ai avalé les déjections des poissons, les déchets jetés à l'eau par les touristes et, lestée de toutes ces saletés, j'ai eu l'impression de couler encore plus. Je me suis débattue de toutes mes forces pour ne pas lâcher la sangle de mon sac à main qui remontait à la surface.

Est-ce que vous me croirez si je vous dis que des dizaines de poissons se sont rassemblés autour de moi ?

Malgré l'obscurité, leurs nageoires arc-en-ciel scintillaient faiblement sous la clarté de la lune. Ils fendaient l'onde avec force en dessinant de riches arabesques. Homme ou poisson, si une lourde masse s'abat sur ces créatures, elles se dispersent instinctivement avant de revenir au bout d'un moment, curieuses de savoir ce que c'était. Je me suis dit alors que ces poissons s'attroupaient autour de moi pour me dévorer, qu'ils me prenaient pour un cadavre tombé du ciel. C'était peu probable, mais quelle horreur si jamais des piranhas se trouvaient parmi eux ! Il paraît que ces bestioles peuvent engloutir un bœuf entier en moins de cinq minutes sans en laisser la moindre miette. J'avais beau avoir l'esprit embrumé, j'étais tout de même consciente qu'au-dessus de ma tête on s'agitait en tous sens en criant dans ma direction. Y aurait-il des gens qui se promènent en barque pour meubler leurs insomnies ?

Tout à coup, un homme a surgi au milieu du banc de poissons. J'ai été si surprise que j'ai bien

failli avoir une crise cardiaque avant que mes poumons se remplissent d'eau. Pendant une seconde, mon cerveau a continué à élaborer des hypothèses : cet homme s'est noyé avant moi, je suis tombée sur son cadavre, et les poissons grouillent autour de lui parce qu'ils sont en train de le manger. Mais qu'ai-je vu à cet instant-là ? La tête tournée vers moi, il me parlait. C'était ahurissant. Maintenant que j'y repense, comment se fait-il que je ne me sois pas évanouie à ce moment-là ? Le plus absurde, c'est que je continuais à croire qu'il n'était pas vivant.

Peu après, gagnée par une soudaine sensation de légèreté alors que je filais sous l'eau, j'ai cru que je m'étais instinctivement souvenue des leçons de natation prises vingt-trois ans auparavant, pendant un mois, dans un YMCA, mais en ouvrant les yeux, je me suis rendu compte que l'homme qui nageait au milieu des poissons m'entraînait avec lui. Je ne me rappelle pas précisément ses paroles, mais j'ai cru l'entendre me dire : « Reprenez vos esprits et laissez-vous faire. » Son corps sentait la rivière, comme s'il était là depuis longtemps à attendre que quelqu'un tombe à l'eau.

Il avait dû plonger pour me secourir pendant que les passants appelaient les secours. Mais où m'emmène-t-il ? me suis-je demandé en le voyant se diriger vers la rive opposée. Je veux bien admettre qu'il ait un peu perdu la tête dans la

précipitation, mais pourquoi ne pas me porter jusqu'à la berge toute proche, d'où des gens nous appelaient en faisant des grands signes ? De toute façon, ce n'était pas le moment de lui poser ce genre de question.

Sorti de la rivière, l'homme m'a déposée à terre. A la seconde où ma main a touché le sol cimenté, je me suis sentie aussi rassurée que si je venais d'atterrir sur une prairie couverte de marguerites. Il m'a d'abord fallu recracher toute l'eau que j'avais ingurgitée. Si j'étais encore capable de le faire toute seule, c'est que je n'avais pas dû en avaler tant que ça. Et je le devais à cet homme mystérieux venu me secourir à temps.

J'arrivais maintenant à respirer sans mal et mon estomac était plus léger, mais le froid me pénétrait jusqu'à la moelle des os et me paralysait. Je claquais des dents, incapable de bouger. N'ayant plus de portable, il m'était impossible d'appeler quelqu'un, et pourtant il fallait à tout prix que je parte d'ici si je voulais m'en sortir vivante. Dans le parc, sur l'autre rive, brillaient les gyrophares d'une ambulance et de voitures de police dont les sirènes résonnaient jusqu'à moi. Il leur faudrait faire un détour pour me rejoindre. Combien de temps allais-je devoir attendre ? Je préférais ne pas y penser. Luttant pour ne pas perdre conscience, toussant toujours, j'ai demandé à l'homme, qui restait immergé dans l'eau jusqu'à la taille :

— Pourquoi ne sortez-vous pas ?

C'est la première phrase que j'ai adressée à mon sauveur, pour tout remerciement.

— Il faudra un peu de temps aux secours pour arriver jusqu'ici, s'est-il contenté de me dire, sans répondre à ma question.

Sa voix ne ressemblait à aucun autre son en ce bas monde, ni aux voix synthétiques créées par les ordinateurs. Elle était pourtant bel et bien sortie de sa bouche. On aurait dit que seules les particules de l'air les plus délicates avaient été filtrées avant d'éclater en d'innombrables molécules pour produire ce son. Ou que l'air absorbé générerait une vibration en se modulant au rythme des tremblements de son corps. Enfin, quelque chose dans ce genre. Les mots me manquent pour décrire cette voix. Quand je l'ai entendue, je me suis dit qu'elle ne venait peut-être pas d'une créature humaine. J'avais tellement froid et j'étais si mal en point que cette idée ne m'a pas paru complètement délirante.

— Couvrez-vous un peu, au moins avec les journaux qui traînent par terre à côté de vous, m'a dit l'homme. Comme vous le voyez, je n'ai rien à vous proposer pour vous réchauffer. J'ai eu bien de la peine à vous repêcher, il ne faudrait pas mourir d'hypothermie maintenant. Et surtout, restez éveillée, ne vous endormez pas.

Ses propos si ordinaires, si concrets n'allaient pas du tout avec sa voix étrange et ils n'ont fait que m'éloigner davantage de la réalité.

— Attendez une minute, pourquoi m'avoir amenée ici, alors que les secours sont sur l'autre rive ? lui ai-je demandé.

L'homme ne semblait pas du tout essoufflé ni souffrir du froid. Il avait pourtant nagé jusqu'ici en me portant. Ce détail m'a confortée dans mes hypothèses farfelues.

— Je suis désolé, je n'ai pensé qu'à mon propre intérêt. Il y a trop de monde de l'autre côté.

J'ai tout de suite compris la situation : c'était un criminel recherché – restait à savoir s'il était accusé injustement, mais ça c'était une autre histoire –, il m'avait sauvée mais ne voulait surtout pas s'approcher de la police. Je me suis demandé comment il allait pouvoir s'enfuir avec ses vêtements tout trempés. Mais était-il vraiment humain ?

— Vous devriez tout de même sortir de l'eau, lui ai-je conseillé. Vous ne pouvez pas repartir à la nage ou disparaître au fond de la rivière ! Si vous faites ça, c'est vous qui allez mourir.

— Ne vous inquiétez pas pour moi.

Sur ce, il s'est éloigné à reculons, s'enfonçant peu à peu dans les flots. J'ai voulu le retenir, mais j'étais incapable de bouger. L'eau glacée avait annihilé toutes mes sensations et mes capacités de mouvement.

A l'instant où il a fait demi-tour pour plonger, j'ai aperçu derrière son oreille – je vous jure que c'est vrai – une entaille rouge, dont une partie

était couverte par ses cheveux mouillés qui lui descendaient jusqu'aux épaules. L'espace d'une seconde, la fente s'est entrouverte, comme le couvercle d'une boîte mal fermée, et un peu d'eau en a coulé. J'étais gelée jusqu'à la moelle, mais j'avais l'esprit clair comme du cristal et mes sens étaient aussi affûtés qu'un poinçon aiguisé sur du papier de verre. Autrement dit, le choc a été énorme.

Vous croyez que c'était une hallucination ? Vous vous demandez comment j'ai pu voir l'eau qui coulait alors que l'homme était complètement trempé et qu'il faisait nuit ? Moi aussi, au début, j'ai cru que c'était une blessure. Mais s'il s'était agi d'une plaie récente, vu sa taille et sa profondeur, elle aurait dû saigner abondamment. Ce n'était pas non plus une vieille cicatrice, les anciennes blessures ne laissent pas d'orifice et ne remuent pas comme des lèvres qui s'ouvrent et se referment. Vous voyez ce que je veux dire ? Et puis son cou semblait couvert d'écailles dont les motifs en arabesques miroitaient sous la lune.

Quand il s'est enfoncé dans l'eau, j'ai espéré voir sa nageoire caudale frapper la surface. En général, les sirènes ne se métamorphosent pas devant les humains. Il allait donc se transformer sous l'eau et faire jaillir sa queue juste avant de disparaître. Hélas, il n'est plus reparu. J'étais terriblement déçue. En attendant l'arrivée de l'ambulance, j'ai observé attentivement la rivière, mais

parmi les innombrables bulles bouillonnant à la surface, je n'ai pu distinguer lesquelles pouvaient provenir de cette étrange créature.

Les pompiers m'ont interrogée :

— D'après les témoins, quelqu'un vous a repêchée, où est-il ?

Je leur ai répondu qu'il n'était pas sorti de l'eau et qu'il fallait fouiller la rivière. C'était le minimum de politesse et de savoir-vivre dont je pouvais faire preuve envers mon sauveur, mais au fond de moi j'étais convaincue qu'il était déjà loin, qu'il avait suivi les bancs de poissons vers une autre rivière et que l'onde opaque et trouble était son lieu de naissance, voire sa demeure. Finalement, aucun corps n'a été retrouvé lors des recherches, ni dans la rivière ni aux alentours. Vous voyez que je ne suis pas complètement folle !

Si un banc de poissons m'avait portée jusqu'à la rive, cela aurait au moins ressemblé à un conte de fées et les pompiers ne se seraient pas donné autant de mal pour retrouver l'homme que j'avais signalé. Ils étaient prêts à tout pour repêcher son corps, mais je ne leur ai été d'aucune aide. Il ne faisait pas de doute que, pour eux, j'étais encore sous le choc et tenais des propos incohérents.

J'aurais dû leur dire que j'avais été sauvée par des poissons, puisque de toute façon ils ne me croyaient pas, cela aurait au moins évité de mobiliser tous ces pompiers pour retrouver un corps qui n'existait pas. Si vous tenez absolument à

faire un rapport, messieurs, pourquoi ne pas le rédiger de la manière suivante : *Le sauveur en question n'est ni noyé ni disparu. Il ne veut tout simplement pas révéler son identité, il a prétendu avoir fait ce qu'il devait faire et il est parti à la nage, aussi souple qu'un phoque ou un dauphin. Il a sorti de temps en temps la tête de l'eau pour respirer et a fini par s'éloigner jusqu'à n'être plus qu'un point sur l'horizon.* Ça vous irait comme version ?

Est-ce que je peux partir maintenant ? J'ai pu contacter la dame qui s'occupe de ma mère, elle m'a prévenue qu'elle ne pourrait pas m'attendre plus longtemps. Même si elle la laisse seule, ce n'est pas très grave, puisque je suis encore vivante et que je vais bientôt pouvoir la rejoindre. Je crains malgré tout que la dame ne passe sa colère sur ma mère, qui n'est pas en état de lui répondre ou de se défendre. C'est pourquoi je suis pressée de rentrer chez moi au plus vite pour lui payer son dû. Ne me regardez pas avec cet air de pitié, monsieur ! Ce que vous pourriez faire pour m'aider, c'est boucler rapidement votre rapport et me laisser partir.

Que ce soit un homme, un poisson ou le monstre du Loch Ness, ça m'est bien égal. L'important, c'est que cet être m'a donné une seconde chance de vivre, et maintenant il faut absolument que je rentre chez moi et que je gagne de l'argent pour payer les soins de ma mère. S'il m'arrivait à

nouveau la même chose – ce qui est peu probable à mon avis –, je ferais tout ce que je pourrais pour nager jusqu'à la rive, car l'heureuse rencontre avec cet homme-sirène ne se reproduira pas, je le sais bien. Je ne pourrai compter que sur moi-même, tout comme je dois me débrouiller seule dans cette société qui a tout d'une eau sans fond.

Le vieil homme et le lac

L'homme arrêta sa voiture lorsqu'il s'approcha des brumes du lac. Malgré l'obscurité, il repéra des branches dressées devant lui. Elles semblaient si solides que, même en forçant le passage, sa voiture ne parviendrait pas à les briser. Ces arbres n'avaient jamais dû être élagués. Vu leur densité, c'est à peine si un adulte pouvait se faufiler parmi eux. L'homme avait prévu de se lancer au milieu du bois en accélérant à fond, comme dans une de ces scènes de film d'action, mais il se rendit compte que c'était impossible : ces branches si intimement entrelacées avaient l'air extrêmement résistantes. S'il se jetait à pleine vitesse dans ce bois avec sa petite voiture, qui avait plus de deux cent mille kilomètres au compteur, il se retrouverait aussitôt bloqué sans plus pouvoir avancer ni reculer. Et le temps de se dégager, il regretterait peut-être sa décision et changerait d'avis.

Il sortit du véhicule. Le parfum des fleurs sauvages dans l'humidité de la nuit lui effleura les narines. Combien de fois s'était-il laissé vaincre par cette si douce et rafraîchissante sensation et avait-il fait demi-tour, arrivé à ce point ? Il en gardait un vague souvenir. A l'instant où il sentait la brume se déposer sur sa peau, son cœur, pareil jusque-là à un fruit desséché, était gagné par le désir de vivre. Lorsque la fraîcheur pénétrait tous les pores de sa peau et les purifiait, ses sens se réveillaient et son esprit redevenait clair, au point de faire monter en lui la force d'affronter avec confiance et conviction les épreuves, quelles qu'elles soient.

Mais cette assurance s'amenuisait un peu plus chaque fois qu'il se heurtait à un obstacle ; au bout d'un moment, elle s'éteignait complètement et il revenait près de ce lac, en pleine nuit, poussé par la même impulsion. Comme lorsque, de retour chez lui après trois jours de déplacement professionnel, il avait découvert la fugue de sa femme, et son fils de trois ans tout seul, le visage barbouillé de morve et de sang, respirant avec difficulté ; de même que ce jour d'été caniculaire, où il l'avait retrouvé le corps brûlant, le visage pâle, couvert de vomissures à cause du lait avarié, et qu'il avait dû emmener d'urgence à l'hôpital l'enfant qui s'était malgré tout endormi – pendant quarante-huit jours, avant de partir travailler, il avait déposé à côté de lui cinq biberons nauséabonds,

non stérilisés, et fermé la porte de la chambre à clé ; il avait aussi été pris de l'envie de retourner au lac un jour de violente tempête où, s'étant précipité pour gagner sa chambre en demi-sous-sol en se frayant un chemin au milieu du bric-à-brac emporté par la pluie, il avait croisé le regard innocent de son fils qui, de l'eau jusqu'au cou, ne semblait pas comprendre ce qui se passait ; et puis la fois où son propriétaire les avait chassés, lui et son fils, avec le peu de mobilier qu'ils possédaient, à cause des loyers impayés – des loyers qu'il n'était pas en mesure de régler puisqu'il ne percevait plus son maigre salaire d'un million quatre-vingt mille wons depuis maintenant onze mois – et qu'il n'avait plus eu d'autre choix que de dormir dans sa petite voiture, son fils serré contre lui. Des coups durs de ce genre peuvent arriver à n'importe qui, et il n'est pas rare qu'ils s'abattent successivement sur la même personne. Un malheur en entraîne souvent un autre.

D'abord, les chiffonniers avaient récupéré tout ce qui pouvait l'être parmi ses affaires jetées à la rue, puis un camion était venu ramasser le reste pour l'emmener à la déchetterie. Heureusement, personne n'avait touché à la vieille voiture où ils s'étaient réfugiés, mais sans carburant ils ne pouvaient aller nulle part. Pourtant, il leur avait bien fallu partir ; le propriétaire les avait pressés de dégager ce tas de ferraille qui faisait tache devant sa maison, mais gênait surtout le passage

de la camionnette chargée des affaires du nouveau locataire de leur chambre. Alors, laissant son enfant à l'intérieur, il avait desserré le frein à main et poussé le véhicule le long de la ruelle cahoteuse. Chaque jour, il avançait un peu plus pour ne pas rester trop longtemps au même endroit. Il ne pouvait pas abandonner sa voiture, c'était le seul abri de son enfant. Lorsqu'il avait aperçu la route au bout de la ruelle, il s'était dit qu'il ne pouvait pas continuer à avancer ainsi sur une voie de circulation.

Il avait laissé sa voiture juste avant le carrefour, emmené son enfant dans les toilettes d'une station de métro, lui avait lavé les cheveux à l'eau froide puis les avait séchés au sèche-mains parce que le vent était glacial ce jour-là.

Ensuite, il avait rajusté un peu ses vêtements et s'en était allé voir son patron pour lui réclamer au moins un mois de salaire. Celui-ci, d'abord embarrassé, s'était mis à pleurnicher, puis, impressionné par l'air déterminé de son employé, l'avait supplié d'un ton mielleux d'attendre encore un peu, et finalement, devenu agressif, l'avait menacé en ricanant et lui avait dit qu'il n'avait qu'à vendre son fils à une bande de voyous. C'est à ce moment-là que le fil ténu qui reliait l'homme à la réalité s'était brutalement rompu.

Alors que le petit garçon blotti dans ses bras, à peine réveillé, se frottait les yeux avec les poings, l'homme prit une dernière cigarette entre ses

lèvres et, les yeux fixés sur le lac devant eux, recrachant la fumée par petites bouffées, il raconta des choses difficiles à comprendre pour un petit garçon qui avait en outre des retards d'apprentissage du langage : il avait donné le meilleur de lui-même, même dans les pires situations de sa vie, mais il ne pouvait plus revenir en arrière maintenant qu'il avait tué son patron en le frappant avec un vase en porcelaine blanche qui était une imitation du style Baekja du royaume Joseon. Grâce à l'argent qu'il avait volé dans le portefeuille de sa victime, il avait pu s'enfuir jusqu'ici, mais il ne pouvait pas aller plus loin.

Le village d'Inaechon s'éparpillait autour du lac d'Inae, une étendue d'eau de deux kilomètres de circonférence et profonde de cinq mètres. Quand on regarde le lac depuis une certaine distance, on voit des brumes bleuâtres flotter à sa surface, c'est de là qu'il tire son nom¹. L'homme contemplait sa silhouette qui se reflétait dans l'eau noire et, enivré un instant par la douce humidité environnante, il se dit que sa vie allait s'arrêter là, mais que s'il confiait son fils à quelqu'un, lui au moins pourrait continuer à vivre. Puis il imagina tous les mauvais traitements et les épreuves que son enfant risquait de subir une fois seul au monde. Ce n'étaient bien sûr que des suppositions, mais

1. Inae est un terme qui désigne la brume bleuâtre qui apparaît au coucher du soleil.

la probabilité en était grande. L'homme pesa un moment les deux solutions, tentant de déterminer laquelle était la plus cruelle et la plus tragique pour son fils, et finit par conclure que le laisser en vie ne ferait que prolonger ses souffrances, car il était convaincu qu'un destin atroce l'attendait, c'était pour lui absolument évident.

— Je vais t'en délivrer, murmura-t-il.

L'instant d'après, le père et le fils enlacés tombaient à l'eau dans un grand bruit d'éclaboussure.

Leur chute résonna d'autant plus fort que la nuit était enveloppée d'un lourd silence. Le fracas du choc, d'abord amorti par les arbres et les rochers, se répandit en échos aux douces vibrations avant de se répercuter en mille morceaux dans les airs.

C'est ce qui réveilla le vieil homme. Le son entendu un instant plus tôt dans son sommeil n'avait rien à voir avec celui produit par les oiseaux donnant un coup d'aile à la surface des eaux. De plus, le bruissement des feuilles provoqué par la fuite des petits animaux surpris dans le bois confirmait qu'il ne s'agissait pas d'une agitation banale sur le lac. En tant que plus ancien habitant du village, le vieil homme eut tout de suite l'intuition désagréable qu'il s'était produit quelque chose d'inhabituel.

Comme il fit un peu de bruit en enfilant son

imperméable, son petit-fils de dix ans, couché à côté de lui, ouvrit les yeux.

— Mais tu ne dors jamais, vieux débris ? grogna-t-il avant de remonter la couverture sur sa tête.

— Ferme-la et rendors-toi !

Et le vieil homme donna un coup sur la tête du garçon à travers la couverture. Puis il prit une lampe de poche et se leva. En allant ouvrir la porte, il sursauta. Son pied venait de heurter quelque chose. Il crut d'abord avoir déclenché un piège à rats, mais se ravisa aussitôt puisqu'il n'avait pas ressenti de douleur. Il éclaira le sol de sa lampe torche et découvrit le cartable de son petit-fils d'où dépassait un livre intitulé *Zhuangzi*¹ *pour les enfants*, sur lequel était collée une étiquette BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE. Le vieil homme s'écria :

— Combien de fois je t'ai dit de ranger tes affaires ? Tu m'écoutes ?

— La ferme, le vieux, rétorqua le garçon en se retournant sous sa couverture.

Cela faisait presque dix ans que le lac avait été entouré de fil de fer barbelé pour en interdire l'accès, mais les habitants du canton ne s'en étaient toujours pas remis. Surtout ceux qui

1. Texte essentiel du taoïsme écrit par le philosophe chinois Zhuangzi (Tchouang-tseu).

n'appartenait pas au village. La centaine de familles d'Inaechon qui étaient installées autour du lac supportaient, elles, sans rechigner les hurlements de bêtes sauvages la nuit et l'odeur du lac, sans compter les sinistres rumeurs à propos des fantômes qui hantaient les lieux. Avant que la clôture ne soit dressée, il arrivait souvent que des animaux sortent du bois et investissent le village.

Depuis plusieurs années, les autorités travaillaient sur le projet de construction d'un immeuble résidentiel à cinq cents mètres d'Inaechon. C'était la raison pour laquelle ils s'intéressaient au lac, seul attrait des environs, autour duquel ils souhaitaient aménager un parc de loisirs. Les habitants du canton, quant à eux, auraient voulu qu'on rase tout bonnement le village pour transformer les lieux en un beau jardin. Mais la réalité était loin de leurs rêves : pour l'instant, les abords du lac n'étaient occupés que par un petit bois à l'abandon où traînaient des fils barbelés rouillés et quelques constructions inachevées et délabrées.

Les noyés que l'on repêchait dans ce lac qui n'était ni entretenu ni surveillé étaient le plus souvent des personnes extérieures au village. On aurait dit que les cas les plus désespérés du monde venaient tous échouer ici. Se jeter dans le lac pour se suicider ou s'y retrouver entre bandes de voyous pour se bagarrer, saouls, jusqu'à ce que mort s'ensuive, était devenu en quelque sorte un

rite mensuel. De temps en temps, une odeur de pourriture remontait du fond du lac et les policiers, prévenus par les habitants, venaient repêcher un corps. Il était souvent dans un état lamentable : les yeux bandés, la bouche bâillonnée, le corps ligoté par des cordes de paille de riz enfoncées dans la peau, des lambeaux de chair abandonnés par les poissons encore collés aux os.

Chaque fois qu'un tel malheur se produisait, les autorités du canton faisaient rehausser le fil barbelé pour empêcher l'accès au lac, et les habitants d'Inaechon se sentaient encore plus privés de cette étendue d'eau qu'ils considéraient comme leur propriété, même si ce n'était pas le cas. « Vous aurez beau employer tous les moyens possibles pour nous en interdire l'accès, nous trouverons toujours une solution », grommelaient-ils. Et, la nuit tombée, ils n'hésitaient pas à aller pêcher sur le lac. D'ailleurs, quelques-uns des cadavres avaient été trouvés grâce à ces pêcheurs indisciplinés. Mais invariablement, un mois plus tard, ces citoyens qui avaient accompli leur devoir recevaient malgré tout une amende pour avoir transgressé l'interdiction. Aussi les habitants avaient-ils fini par conclure un accord tacite, celui de ne plus rien signaler à la police, quoi qu'ils découvrent.

Certains crachaient dans l'eau, d'autres y vomissaient, d'autres encore y pissaient et s'y

soulaient. Sans parler des cadavres qui y pourrissaient. Mais il y en avait toujours pour pêcher les poissons engraisés par ces immondices et en faire leur dîner. Ainsi allait la vie autour du lac.

Le vieil homme examina les fils barbelés dissimulés par les touffes d'herbes et finit par trouver la porte métallique en piteux état. Il y en avait quatre dans la clôture qui entourait le lac, mais comme elles étaient toutes fermées à clé, les villageois ne prenaient pas la peine de les chercher et sautaient par-dessus le grillage pour aller pêcher. Lui-même était trop vieux pour faire de même et même s'il vivait depuis longtemps près du lac, il en connaissait mal les environs et ne savait pas où se trouvaient les portes. Par chance, celle sur laquelle il était tombé était ouverte. Le cadenas rouillé et cassé pendait à la grille. Aucun doute, quelqu'un avait dû le briser pour entrer par là.

Un certain temps s'était écoulé depuis qu'il avait entendu le bruit, et le lac, en dehors des bruissements de feuilles provoqués par les écureuils, avait retrouvé son calme. Il balaya les alentours du faisceau de sa lampe torche en se disant que si une personne ou un animal se trouvait dans les parages, il réagirait forcément à la lumière. Mais il entendit seulement des rongeurs remuer. Le vacarme de tout à l'heure était sûrement dû à la chute d'un rocher ou à quelque chose de ce genre. C'était le plus probable.

Il aperçut une petite voiture au milieu des acacias et devina tout de suite qu'il se trompait et qu'un accident s'était produit. Bien que ce genre d'événement n'eût rien de nouveau, son cœur se mit à battre plus fort. Il aurait préféré tomber sur un couple ivre en pleins ébats. Mais, vu la réputation des lieux, il était quasiment sûr que le véhicule était vide. Il braqua sa lampe vers les vitres et constata qu'il avait deviné juste. Il n'avait ni l'âge ni la force de secourir quelqu'un qui se serait jeté à l'eau. De toute façon, il était déjà trop tard. Il fit demi-tour pour aller chercher de l'aide auprès des jeunes du village. C'est à cet instant qu'il entendit derrière lui des clapotis, *clap-clap*, comme deux ricochets sur la surface de l'eau. N'en croyant pas ses oreilles, il fit volte-face et pointa le faisceau de la lampe sur le lac : il aperçut une masse noire qui flottait. Un corps sur le dos... Il était trop loin pour qu'il puisse l'atteindre. Il déglutit, s'apprêtant à lancer un appel, dans l'espoir de provoquer une réaction, lorsqu'il entendit des clapotis successifs, comme quand un poisson bat des nageoires. Bien des espèces vivaient dans ce lac, mais il devait s'agir d'un spécimen d'une taille extraordinaire. Les clapotis s'approchaient de la berge où il se tenait mais la masse noire ne bougeait pas.

Une main aussi petite qu'une jeune fougère sortit de l'eau, et le vieil homme jeta aussitôt sa lampe pour s'en emparer. Une tête émergea, et il

remonta le corps ruisselant, en laissant échapper un « han ! » proche d'un cri de douleur. Emporté par le poids de l'enfant, il glissa et s'affaissa sur la berge, un pied dans l'eau. L'enfant toussota deux fois en recrachant de l'eau et s'abandonna aussitôt aux bras du vieillard, la tête contre sa poitrine

— Reviens à toi, petit, regarde-moi, dit le vieillard en lui secouant doucement l'épaule.

Il avait plein de questions à lui poser : qui était le cadavre flottant dans le lac, son père, sa mère, son ravisseur, un inconnu ? Et pourquoi était-il venu se noyer précisément dans ce lac ? Mais l'enfant semblait avoir perdu connaissance. En fait, non. Le vieillard comprit au rythme de sa respiration qu'il s'était simplement endormi. Il était inutile de le ranimer. De toute façon, même si cela avait été nécessaire, il n'aurait pas su comment s'y prendre.

Les plis de son imperméable usé étaient pleins d'eau et son pantalon trempé, à cause de l'eau qui ruisselait du petit garçon. Le vieil homme n'était pas très sûr de pouvoir marcher en le portant dans ses bras. L'enfant, âgé de quatre ou cinq ans, semblait plutôt petit et chétif. Mais, endormi et tout mouillé comme il était, il n'était pas si léger que ça. Le vieillard songea que son petit-fils se débrouillerait bien mieux que lui qui approchait les soixante-dix ans. Il l'aiderait au moins à transporter cet enfant. Il regretta de ne pas l'avoir

emmené avec lui, mais il aurait fallu le bourrer de coups de poing pour le réveiller. Le vieil homme chancela sous le poids du petit garçon lorsqu'il tenta de se relever.

— Je savais que je te trouverais ici, le vieux, lança le petit-fils à son grand-père qui ne l'avait pas vu approcher.

Il braqua la lampe qu'il avait ramassée vers le visage du vieil homme. Celui-ci accueillit son petit-fils comme une aide providentielle. Mais, réprimant sa joie, il commença par le houspiller :

— Tu m'as suivi jusqu'ici sans même prendre une lampe de poche ? Y a plein de choses dangereuses par terre !

— Je ne suis pas un trouillard comme toi, et puis c'est quoi ce que t'as dans les bras ? Il est mort ?

— Si c'était le cas, je ne l'aurais pas repêché. Il y a bien un mort, mais il flotte là-bas. Allez, baisse-toi et prends-le sur ton dos sans discuter.

— Putain, fais chier !

Le vieillard déposa l'enfant endormi sur le dos de son petit-fils, puis enleva son blouson, l'enroula au cou de ce dernier, avant de le nouer aux poignets de l'enfant pour bien le maintenir. Le garçon vacilla en se levant, comme si ses chevilles se dérobaient sous le poids, puis il parvint à reprendre son équilibre et avança à grands pas. Son grand-père le suivit tout en lui éclairant le chemin avec sa lampe.

— Qu'est-ce que tu vas faire pour le cadavre dans l'eau, tu vas le signaler ? s'enquit le jeune garçon.

— Je n'ai pas la tête à ça pour l'instant.

— Il vaut mieux prévenir la police, quitte à payer l'amende, non ? Si ce gamin meurt, qu'est-ce qu'on va faire ? On viendra le rejeter dans le lac ?

— Tais-toi, sale môme !

— Tu peux pas me parler autrement ? Si tu continues, je le laisse tomber.

Le vieillard et son petit-fils se chamaillèrent ainsi tout au long du trajet et, lorsqu'ils regagnèrent enfin leur cabane au toit de tôle, l'aube pointait. Tandis que le jeune garçon ôtait péniblement ses chaussures, sa charge encore sur le dos, le vieillard entra dans la chambre et sortit du fond de l'armoire un matelas chauffant électrique qu'ils n'utilisaient qu'en cas de froid extrême. Le matelas, resté trop longtemps roulé dans l'armoire, ne tenait pas à plat. Le vieil homme posa des chaises et des oreillers aux quatre coins et régla le thermostat sur 2.

— Grand-père, vite, donne-moi une serviette, une couverture et un thermomètre, s'écria le jeune garçon tout en retirant avec peine les vêtements trempés de l'enfant.

— Où est-ce que je vais trouver des habits à sa taille ? Les tiens seront bien trop grands pour lui.

— On n'en a pas besoin pour l'instant, il suffit de l'envelopper dans des serviettes et de le mettre sous la couverture.

Le vieillard suivit les conseils de son petit-fils et enroula l'enfant dans une couverture, laissant seulement dépasser sa tête, puis il glissa le thermomètre sous son aisselle. Cinq minutes plus tard, il le retira. L'instrument affichait à peine 34 degrés, alors que le petit corps était totalement emmitouflé. Il se demanda quelle température minimale pouvait supporter le corps humain, puis constata que le petit respirait mieux qu'avant. Alors qu'il hésitait à appeler une ambulance, son petit-fils lui dit :

— Grand-père, il y a un problème.

— Quoi encore, sale gamin ?

— J'ai vu une blessure derrière son oreille.

— Quelle blessure ?

— J'en sais rien, regarde.

Le vieil homme tourna légèrement la tête de l'enfant et vit que son petit-fils avait dit vrai. On aurait dit que la plaie avait été découpée en arc de cercle avec la pointe d'un couteau. C'était tellement impressionnant qu'il n'osa même pas en évaluer la profondeur.

— Il y en a une de ton côté aussi ? s'exclama le garçon en écarquillant les yeux. Je n'avais vu que celle-ci.

Il s'approcha du vieil homme et découvrit une plaie similaire à celle qu'il avait repérée. Les

entailles jumelles, pareilles à des décalcomanies, se découpaient en arc de cercle, comme creusées par un ciseau de sculpteur. La chair rouge qu'on percevait à travers la brèche cognait fort, comme un cœur battant à tout rompre, puis elle se calma peu à peu, pour finir par cesser complètement de s'agiter. Il ne resta alors qu'une fine ligne rouge.

— Mais qu'est-ce que c'est que ça ? s'étonna le garçon en tendant la main.

Le vieil homme l'arrêta :

— Ne le touche pas, tu risques de l'infecter.

— Mais laisse-moi voir ça un peu.

Le garçon mouilla une serviette et, avant même que son grand-père n'ait eu le temps de réagir, il la posa sur le visage de l'enfant et s'empressa de lui fermer le nez et la bouche. En le voyant essorer la serviette pour faire couler de l'eau sur sa figure, le vieillard grommela :

— Attention, sale gosse, tu mouilles toute la couverture !

— Mais regarde ça !

Les plaies s'ouvrirent doucement, tels des pétales de fleurs ou des cosses de pois, et la chair, découverte comme une grenade mûre qui éclate, se mit à battre de nouveau. C'était maintenant clair, il ne s'agissait pas d'une ancienne lésion qui se serait rouverte, mais d'un organe naturel qui cherchait de l'oxygène pour respirer.

Le lendemain après-midi, un périmètre d'interdiction fut une fois de plus établi autour du lac. Les villageois d'Inaechon se rassemblèrent pour regarder par-dessus le fil barbelé le corps boursoufflé de la victime qu'on venait de recouvrir d'un drap blanc.

Quatre policiers s'occupèrent du cadavre puis inspectèrent les environs. Ils paraissaient ennuyés, voire agacés. Ils semblaient penser que l'homme avait cassé le cadenas rouillé de la porte métallique, mais comme ils trouvèrent ensuite dans la voiture une gourde pour enfant décorée d'un personnage de dessin animé et quelques affaires, ils conclurent rapidement qu'il y avait sans doute un autre corps à repêcher et firent appeler des renforts pour sonder le lac. L'enquête sur l'identité du mort révéla qu'il était employé par un petit patron découvert assassiné dans son bureau. Ils commencèrent donc à élaborer un scénario dans lequel l'homme, acculé, avait accidentellement tué son employeur avant de mettre fin à ses jours et à ceux de son enfant. Mais il fallait retrouver le corps du petit pour confirmer cette hypothèse. Or, les recherches n'avaient pour l'instant rien donné.

Le garçon observa la scène, parmi la foule massée derrière les barrières de sécurité, puis quitta discrètement les lieux.

— Je suis bien trop vieux pour tout ça, je ne sais pas quoi faire, mais j'ai comme l'intuition

qu'il va nous arriver des ennuis si on garde cet enfant. On ferait mieux de prévenir la police.

Lorsque le vieil homme avait tenu ces propos le matin même, le garçon avait ricané :

— Et tu vas aussi leur raconter comment tu as forcé la serrure de la porte pour aller repêcher le gosse ?

— Je préfère payer l'amende. J'ai seulement pensé à le sauver, je n'ai pas réfléchi aux conséquences. De toute façon, nous ne pouvons pas cacher éternellement cet enfant. Un jour ou l'autre, ça se saura, et on saura aussi que j'ai pénétré dans l'enceinte du lac.

— Toi tu as fait ça par bonté de cœur, mais si nous le remettons aux policiers, ta bonne action n'aura servi à rien. Regarde-le un peu, on ne sait même pas s'il est humain ou poisson. Ce n'est pas non plus un enfant kidnappé, sinon ses parents auraient signalé sa disparition à la police. Le mort était sans doute sa seule famille. Tu crois vraiment qu'ils le confieront à un orphelinat pour qu'il y coule des jours paisibles ? Moi je suis sûr qu'il sera remis à un organisme secret et louche, et découpé en petites tranches avec un couteau à poisson cru.

— Tu lis trop de *manhwa*¹.

Lorsqu'il portait l'enfant sur son dos, la veille, le petit-fils avait conseillé à son grand-père de

1. Bandes dessinées coréennes.

prévenir la police. Mais maintenant qu'il connaissait sa particularité, il avait changé d'avis.

— Essayons au moins de le garder encore un peu avec nous, conclut le garçon. Il y a déjà plein de flics qui grouillent dehors, alors s'ils apprennent l'existence de cette créature bizarre à moitié poisson, ce sera encore plus compliqué et on ne s'en sortira jamais. Si ce gosse était né comme ça, passe encore, mais s'il s'est transformé après être tombé dans l'eau, qu'est-ce qui va se passer ? Un paquet d'équipes de recherche risquent de débarquer pour dénicher au fond du lac la molécule responsable de cette mutation. Si jamais ils découvrent un truc, ils vont interroger tout Inaechon et nous reprocher d'avoir jeté n'importe quoi dans l'eau. Et si ça se passe comme ça, tu seras le premier à en pâtir puisque tu es un peu le chef du village.

Pendant leur discussion, l'enfant s'était tourné à deux reprises, mais il était toujours plongé dans un profond sommeil.

Son visage, libéré de l'angoisse de la veille, paraissait paisible, mais les plaies derrière ses oreilles étaient toujours là, au grand dam du vieillard, qui espérait avoir été victime d'une hallucination. Elles s'ouvraient légèrement, comme des paupières, à chaque fois qu'il y versait un peu d'eau. En dehors de cette bizarrerie, c'était un petit garçon de quatre ou cinq ans tout à fait ordinaire. Le vieillard avait réfléchi au moyen de

le confier à un organisme où il serait bien traité, mais sans avoir à révéler que pour le sauver, son petit-fils et lui avaient pénétré par effraction dans l'enceinte du lac. A vrai dire, il ne savait absolument pas quoi faire. Il était tellement préoccupé par ces questions d'ordre pratique que celle de savoir si l'enfant était poisson ou humain lui paraissait secondaire.

En rentrant à la maison après l'école, le garçon fut surpris de trouver la chambre vide. Il pensa d'abord que son grand-père avait fini par se débarrasser de l'enfant-poisson. Mais en entendant des éclats de rire et des bruits d'éclaboussure dans l'arrière-cour, il comprit qu'il s'était réveillé.

L'enfant-poisson pataugeait dans un baquet en plastique près du tuyau d'eau, dans l'espace exigu qu'ils appelaient arrière-cour mais qui n'en méritait pas le nom, tandis que le vieillard, assis sur un tabouret face à lui, opinait maladroitement à ces rires candides. L'enfant était en pleine forme, comme s'il n'avait jamais souffert d'hypothermie ni de fièvre, il éclatait de santé. Apparemment, il ne savait rien de ce qui lui était arrivé ni ne se souvenait de sa vie d'avant.

— Il t'a dit son âge ? demanda le garçon à son grand-père. Ou d'où il vient ?

Le vieil homme secoua la tête. Ils ne pourraient jamais savoir si l'enfant était ainsi depuis sa naissance, ou depuis quand et pourquoi il avait subi cette mutation. Le garçon raconta à son grand-père

ce qu'il avait entendu dire sur l'accident : le cadavre était celui d'un chef de famille en détresse, et les policiers cherchaient un enfant mort, pas un enfant vivant. Dans toute cette confusion, il n'aurait pas été très malin de leur signaler ce petit garçon au physique singulier, dont on ignorait s'il avait un rapport avec le noyé ou s'il était tombé tout seul dans le lac. Ils n'avaient aucune idée de ce qui lui arriverait s'ils le confiaient à la police.

Le vieil homme et son petit-fils convinrent donc de le garder, au moins jusqu'à ce qu'il retrouve la mémoire et guérisse de ses blessures. Soit l'enfant ne comprenait rien à leur conversation, soit il faisait mine de ne rien comprendre, car il ne leur prêtait aucune attention.

— Sors, maintenant, mon petit, lui dit le vieillard, tu vas t'enrhumer.

Sans lui répondre, le gamin continua de barboter en tournicotant dans le baquet. Ses jambes fines et ses petits pieds s'agitaient aussi vite que les nageoires d'une carpe. Sa peau ruiselante d'eau scintillait par endroits sous le soleil de midi et laissait deviner de futures écailles et des rayures dorées pareilles à celles qui ornent les flancs des esturgeons.

Connaissez-vous la rivière ?

La rivière est plus animée entre mars et avril que pendant les vacances d'été, à cause de tous les étudiants qui viennent en « week-end d'intégration ». C'est la période la plus rentable pour les habitants de la région. Deux cours d'eau se rejoignent dans ce village et le courant y est très fort. Le long de la rive s'alignent plusieurs grands bungalows, derrière lesquels se trouve le village, dont tous les habitants proposent des chambres à louer.

Gon habitait une maison de trois niveaux. Sur un des murs et sur la porte d'entrée, on pouvait lire CHAMBRE À LOUER, tracé à la peinture acrylique. Pour une demeure familiale, elle était plutôt grande, mais comparée aux bungalows elle se remarquait à peine et n'avait pas non plus leur capacité d'accueil de trente personnes. Le couple de propriétaires, qui avait aménagé le rez-de-chaussée en supérette, n'utilisait qu'une petite

pièce à l'arrière du magasin. Ils réservaient les deux étages à la location, mais il était rare que les six chambres soient occupées. Les petits groupes de trois ou quatre personnes n'avaient sans doute pas envie de venir passer des vacances dans ce village où les étudiants venaient se saouler, crier, chanter à tue-tête et finissaient les soirées en bagarres. Et encore moins les amants, qu'il s'agisse de jeunes amoureux ou de couples désireux de s'isoler. Les revenus des propriétaires de la supérette dépendaient donc presque totalement de la vente d'alcool, de cigarettes, d'eau minérale, de café, de mouchoirs en papier, de *ramen* et autres plats instantanés. Et parmi tous ces articles, l'alcool était sans aucun doute le plus rentable.

Pendant la haute saison, quand il arrivait exceptionnellement que les six chambres soient occupées, les propriétaires ne demandaient pas à Gon de libérer la sienne pour l'envoyer dormir dans la réserve de la supérette, ils préféraient afficher **COMPLET**. En dehors de la première nuit qu'il avait passée ici, Gon n'avait jamais payé de loyer. Les propriétaires ne lui en réclamaient pas et lui donnaient même un peu d'argent de temps en temps pour le remercier de son aide : il transportait les caisses d'alcool, s'occupait des livres de comptes et subissait patiemment les excès des ivrognes. Ils ne savaient rien de lui, à part son prénom, Gon. Et lui-même n'avait jamais pris la

peine de leur demander les leurs, alors qu'il vivait là depuis maintenant deux ans. « Fais ceci, Gon, fais cela, s'il te plaît, Gon, aide-moi. » Les propriétaires le laissaient tranquille mais lui donnaient malgré tout des choses à faire pour qu'il ne se sente pas inutile.

Gon, assis sur un petit tabouret dans l'espace exigü derrière la caisse, était en train de feuilleter un journal vieux de trois jours. Il avait l'habitude de ramasser, pour les lire, les quotidiens et hebdomadaires que les propriétaires jetaient dans la benne de recyclage derrière la boutique. Depuis un moment déjà – qui sait précisément depuis quand ? – Gon vivait hors du temps. Il ne comptait plus les années, les mois, les jours. Il ne ressentait pas le besoin de s'informer de tous les événements qui saturaient ce bas monde, de faire des efforts pour ne pas passer pour un ringard ou de suivre le rythme des autres. Il vivait sa vie sur le tempo d'un adagio. Cette indifférence affichée ne laissait rien deviner de son présent, de son passé et encore moins de son futur. Sa vie n'était reliée à aucun repère temporel.

Si Gon lisait des articles se rapportant à une réalité passée, c'était uniquement pour tuer l'ennui. Les événements et les personnages lui étaient devenus futiles. Pendant qu'il parcourait les récits de ces faits, il en survenait sans cesse de nouveaux partout dans le monde, et cela lui était égal. Son esprit conservait une sorte de pureté

originelle, comme s'il avait été emprisonné dans un bloc de glace. Durant toute sa vie, il en serait ainsi. Et à la fin de ses jours, il mourrait en fils de l'eau.

Alors qu'il tournait une page du journal, Gon vit une main de femme poser deux pièces de cinq cents wons sur le comptoir.

— Je vous ai demandé un café, lui dit la cliente, vous n'avez pas entendu ?

Gon se leva et inclina la tête pour s'excuser de son inattention, puis il alluma le réchaud à gaz. L'eau, qui avait déjà chauffé peu avant pour faire cuire les nouilles instantanées d'autres clients, se mit à bouillir aussitôt, si bruyamment qu'on aurait cru entendre un conteur à l'apogée de son récit.

Après avoir versé le contenu d'un sachet de café instantané dans un gobelet, Gon ajouta l'eau chaude. En remuant le tout à l'aide d'un bâtonnet en plastique, il s'efforça de réveiller ses sens engourdis, prêt à affronter les ennuis que ce gobelet de café ne manquerait pas de lui causer. Presque à chaque fois qu'il en servait un, les clients râlaient parce qu'ils le trouvaient mauvais et trop cher, ils avaient l'impression de se faire rouler. Certains ivrognes allaient même parfois jusqu'à lui jeter le café brûlant à la figure en le couvrant d'injures : « Mille wons pour du jus de chaussette, sale escroc ! » Ainsi s'était-il plusieurs fois retrouvé avec des brûlures superficielles.

Mais la cliente postée devant la caisse attendait en silence, les yeux rivés sur lui. Il en fut d'abord un peu rassuré mais se sentit vite gêné. Il tenta de deviner ce que pouvait signifier ce regard insistant : sympathie, hostilité ou simple curiosité ? Peut-être n'était-ce qu'une illusion de sa part. Absorbé dans ses pensées, ses gestes se ralentirent. Il retrouva heureusement ses esprits avant que le café n'ait refroidi et le déposa sur un petit plateau en plastique. Il le lui tendit en la prévenant :

— Faites attention, c'est chaud.

Elle avait laissé la porte d'entrée ouverte et la brise nocturne de fin mars s'engouffra dans la boutique. Sur la rive opposée, le vent secouait les branches des peupliers, et bientôt une odeur de paille provenant des meules entassées non loin de là s'invita dans la supérette. Chaque fois qu'il humait ces odeurs, Gon était pris d'une envie si forte de rejoindre la rivière qu'il préférait fermer la porte quand il était seul dans la boutique. Il attendait donc impatiemment le départ de la cliente, mais celle-ci ne semblait pas pressée, alors qu'elle avait terminé ses achats. Finalement, à bout de patience, il lui demanda en quittant le comptoir :

— Vous voulez le boire ici ? Vous permettez que je ferme la porte ?

Il lui désigna une petite chaise en plastique posée devant les étalages de biscuits.

— Vous êtes bien frileux, répondit la femme d'un air intrigué. Je n'ai pas l'impression qu'il fasse si froid.

Elle a raison, se dit-il. Il réprima un petit rire.

— Ce n'est pas vraiment à cause du froid, se défendit-il, c'est surtout à cause du bruit que font les touristes logés dans les bungalows. Tout est complet à cette saison.

La cliente s'installa sur la chaise en plastique bleu et sirota son gobelet de café à petites gorgées, sans sembler y prendre plaisir. De la pièce au fond du magasin provenaient des braillements accompagnés de divers bruitages. Les propriétaires devaient regarder la télévision. Dehors, quatre ou cinq étudiants complètement saouls s'égo-sillaient, les pieds dans l'eau.

— C'est beau la jeunesse ! dit la femme à voix basse, mais très distinctement.

Souhaitait-elle se faire entendre de Gon ?

— Vous trouvez ? répliqua-t-il avec un sourire, gêné de se retrouver seul avec une femme dans un espace aussi restreint. Je ne suis pas tout à fait de votre avis. Vous allez voir, ils ne vont pas tarder à pleurer, se disputer et en venir aux poings. Et au final, ils vont tous aller vomir dans la rivière.

— C'est vrai, ça ne doit pas être très agréable de voir ça souvent et d'aussi près.

Elle esquissa un sourire, sans pour autant montrer de réels signes d'assentiment.

— Je les trouve plus tristes que répugnants, ajouta Gon.

— Ah bon ? s'étonna la jeune femme. S'ils étaient vraiment tristes ou désespérés, qu'ils n'avaient plus rien à protéger ou à perdre, ils ne viendraient sans doute pas se saouler et crier comme ça. Je pense qu'ils font juste semblant d'être malheureux.

— Si je trouve qu'ils ont l'air tristes, répondit Gon en secouant la tête, c'est parce que je pense que tout le monde souffre et que tout le monde l'exprime de la même manière.

— En effet, maintenant que vous le dites, je leur trouve un air un peu lugubre.

Sur ce, elle se tut. Gon se fit alors la réflexion qu'en généralisant ainsi, il avait peut-être abordé un sujet douloureux pour la jeune femme. Mais il ne revint pas sur ce qu'il avait dit, ni n'ajouta quoi que ce soit. La cliente, qui s'était jusque-là contentée de tripoter la jointure du gobelet en carton bon marché, but son café d'un trait, juste avant qu'il ne coule par la déchirure, et se leva.

— Il vous reste une chambre ? demanda-t-elle.

Gon ne comprit pas tout de suite de quoi elle parlait, puis remarqua la valise posée à ses pieds. L'espace d'une seconde, il lut sur son visage une sorte de regret d'avoir posé cette question, puis il se souvint que les propriétaires de la supérette louaient aussi des chambres. Cela faisait tellement

longtemps qu'ils n'avaient pas accueilli de clients qu'il l'avait presque oublié.

— Euh... oui, mais...

— Alors je la prends.

Il farfouilla dans le tiroir-caisse pour trouver le registre de location, ne voulant pas risquer de laisser passer cette cliente inespérée. Registre était un bien grand mot, il s'agissait en réalité d'un vieux cahier à spirale. Et comme il ne s'en était pas servi depuis des lustres, il lui fallut chercher un bon moment derrière le comptoir encombré. Lorsqu'il l'extirpa enfin du fatras accumulé, il était couvert de poussière, à tel point que ce qui était inscrit sur la couverture était devenu presque illisible.

— Je suis désolé, nous n'avons pas eu de clients depuis longtemps.

Tout en notant la date sur une page neuve, Gon se sentit soulagé que les propriétaires soient dans la pièce du fond et n'aient pas assisté à cette scène. Il était supposé dire aux clients que toutes les chambres étaient occupées et qu'ils avaient de la chance qu'il en reste une, même si la chambre en question était un vrai taudis. Les propriétaires attendaient de lui qu'il fasse preuve d'un peu d'astuce, mais Gon était incapable de mentir. Et cette fois-ci, se souciant de la cliente, il ajouta même :

— Vous êtes sans doute venue vous reposer mais l'endroit est très bruyant, ça ne vous dérange pas ?

A cet instant, une querelle entre étudiants éclata sur la rive. C'était une étape quasi habituelle après la beuverie. Plus ils étaient nombreux, plus la probabilité était grande que cela se termine ainsi. Ensuite, ils vomissaient dans la rivière et les poissons se rassemblaient en frétilant pour se jeter sur cette manne. Tout ça ne serait sans doute pas facile à supporter, surtout pour une femme seule installée dans une chambre aussi sinistre. Mais après tout, cela dépendait de son degré de sensibilité.

— Ce n'est pas un problème, répondit-elle d'un ton si ferme que Gon en fut un peu troublé.

Elle inscrivit son nom et son numéro de carte d'identité dans le registre, en appuyant fort avec le stylo-bille, puis tendit le tout à Gon. Il essuya du bout des doigts l'encre qui avait bavé pour mieux déchiffrer son nom.

A ce moment précis, le propriétaire sortit de la pièce du fond et se racla ostensiblement la gorge avant d'avancer vers le comptoir. Gon, voulant lui faire savoir qu'il avait enfin réussi à louer une chambre après la longue période creuse qu'ils avaient traversée, s'adressa à la jeune femme d'une voix forte :

— Voilà, mademoiselle Yang Haeryu, je vais vous conduire à votre chambre, suivez-moi.

Il se saisit de la valise, sortit de la supérette et, devançant la jeune femme, prit l'escalier extérieur.

— Tenez-vous bien à la rambarde, lui conseilla-t-il.

L'escalier en béton grossier et poreux était étroit et dangereux. Sa construction n'était absolument pas conforme aux normes réglementaires en matière d'architecture. Haeryu suivit Gon en se faisant la plus petite possible et s'agrippa à la rambarde métallique, mais la lâcha aussitôt à cause de la rouille qui lui avait immédiatement collé aux mains.

Gon entra le premier, laissant Haeryu sur le seuil, et alluma le tube fluorescent. Alors qu'il se mettait à essuyer le sol couvert de poussière avec le chiffon qu'il avait apporté, elle lui dit en agitant la main :

— Laissez, ce n'est qu'un peu de poussière, ce n'est pas grave.

— Cette chambre n'a pas été utilisée depuis longtemps. Si vous dormez au milieu de toute cette poussière, vous allez vous abîmer les bronches.

Elle n'objecta rien et, toujours debout sur le seuil, contempla son dos tandis qu'il frottait le parquet. Il sentait son regard peser sur sa nuque, un regard pas tout à fait innocent, et se demanda si elle n'avait pas quelque arrière-pensée le concernant.

— Vous pouvez utiliser ces couvertures sans crainte, elles étaient rangées dans une housse de protection, mais évitez de vous servir de la

bouilloire électrique, elle est très rouillée. Si vous voulez vous faire des nouilles instantanées ou du café, venez plutôt me voir à la supérette, je vous prêterai une casserole et un réchaud à gaz.

— D'accord, merci. Mais je pense que je n'en aurai pas besoin.

Il ouvrit la housse, en sortit deux couvertures, dont une faisait office de matelas, et les étendit sur le sol avant de quitter la chambre. Il entendit derrière lui le cliquetis du loquet lorsque Haeryu ferma la porte à clé. Il aurait bien aimé savoir pourquoi elle le fixait avec une telle intensité depuis qu'elle était entrée dans la supérette. Guettait-elle seulement une occasion de lui demander s'il avait une chambre pour elle, ou y avait-il autre chose ?

Elle venait tout juste de verrouiller sa porte, le laissant sur le seuil, elle ne lui accordait donc pas autant d'intérêt qu'il l'imaginait. Il se faisait sans doute des idées. Gon haussa les épaules et descendit les escaliers.

Assis derrière la caisse, le propriétaire feuilletait le registre. Il se leva en voyant arriver Gon.

— J'espère qu'il n'arrivera rien de fâcheux.

Ne comprenant pas ce qu'il voulait dire par là, Gon prit un air intrigué.

— Une femme de trente et un ans, arrivée seule en pleine nuit, dans ce village connu pour être le lieu de débauche des étudiants... Tu as vu comme elle est pâle ? Et elle est carrément

décharnée. Elle n'a pas averti que des amis allaient la rejoindre, ce qui veut dire qu'elle va rester seule. Tu ne vois donc pas ce que ça signifie ?

Au lieu de répondre, Gon tourna le regard vers la fenêtre. Au loin, dans la rivière, plusieurs étudiants s'amusaient à barboter. De l'eau jusqu'aux genoux, ils s'étreignaient et criaient à tue-tête.

— Une femme seule, deux femmes, ou un homme et une femme... D'après toi, laquelle de ces combinaisons a le plus de chances de finir par se jeter dans la rivière ? Je me fais peut-être des idées, mais lorsqu'une femme débarque seule au bord d'une rivière, dans un village où il n'y a aucun loisir, aucun restaurant sur lequel faire un reportage, c'est qu'elle a sûrement une autre raison, et en général c'est une mauvaise raison. Je préfère encore accueillir un couple qui arrive bras dessus dessous, même si ça saute aux yeux que c'est une relation adultère, au moins je n'ai pas à m'inquiéter. Garde bien l'œil sur elle. En général, il ne faut pas plus d'une nuit.

Gon n'avait jamais fréquenté de femme. Aussi ne comprenait-il pas ce que cela signifiait lorsqu'une femme se coupait brusquement les cheveux ou partait seule en voyage. Il pensait néanmoins qu'une suicidaire choisirait un lieu plus calme que ce village grouillant d'étudiants saouls. Si on voulait se jeter dans une rivière aux berges aussi animées, c'était évidemment dans

l'espoir que quelqu'un vous en empêche ou vienne vous secourir. Bien sûr, on pouvait mourir si on choisissait mal son moment et que personne n'intervenait à temps, mais quoi qu'il en soit, pour Gon, ce village n'était vraiment pas le lieu idéal pour mettre fin à ses jours, aussi désespéré et seul qu'on puisse être.

D'ailleurs, si l'on en croyait la superstition qui veut qu'un prénom reflète le caractère et le destin d'une personne, la jeune femme ne courait aucun risque de mourir noyée. Elle s'appelait Haeryu, et ce nom dont les caractères chinois signifient « courants marins » évoquait la bien-aimée de Habaek, le dieu des rivières, une femme dont l'âme était bercée par les vagues et capable de comprendre tout ce que chuchotent les gouttes d'eau. Pourquoi une personne au prénom si romantique, qui tirait tout son sens de l'eau, choisirait-elle de quitter la vie en se jetant dans les flots ?

Gon se dit qu'on pouvait très bien mourir autrement qu'en se noyant dans la rivière et qu'il lui faudrait donc surveiller attentivement cette cliente, mais il ronchonna auprès de son patron en lui disant qu'il s'inquiétait pour rien et l'accablait d'une tâche inutile.

Le propriétaire retourna dans la pièce du fond, éteignit la lumière et la télévision. Les jeunes qui faisaient du raffut quelques minutes plus tôt avaient dû regagner leurs bungalows car

les environs étaient de nouveau calmes. Gon jeta un œil à sa montre. Haeryu était dans sa chambre depuis une quarantaine de minutes et il était déjà plus de deux heures du matin. Ce n'était pas une heure convenable pour aller frapper à sa porte sous prétexte de changer les oreillers usés, ou quoi que ce soit d'autre. Il ouvrit le registre pour voir son numéro de portable, mais lui téléphoner aussi tard dans la nuit aurait été aussi impoli que de frapper à sa porte. Oubliant de rejoindre sa propre chambre, Gon, assis dans l'espace étroit derrière la caisse, hésitait, ne sachant que faire, et finit par s'endormir la tête appuyée contre le mur.

Malgré les brumes matinales, on distinguait nettement la couleur des arbres qui avaient poussé dans les fentes des rochers, sur le monticule qui pointait au milieu de la rivière. Plusieurs étudiants, les paupières encore lourdes, allaient et venaient entre les bungalows, avec à la main des gamelles de métal pleines d'aliments instantanés. Les petites bulles que Gon avait fait remonter à la surface de l'eau une seconde plus tôt se confondaient avec l'écume du courant. Il avait nagé jusqu'à l'endroit où les flots étaient si violents que même son corps habitué à la pression de l'eau et au froid avait du mal à les supporter, et il était en train de revenir. Lorsqu'il jaillit de l'eau, les étudiants qui passaient par là lui jetèrent des coups d'œil soupçonneux. Nager dans la rivière

en tee-shirt et en jean, à une heure si matinale et par ces froides températures de début de printemps, n'était absolument pas interdit – il était libre de faire ce que bon lui semblait –, mais aux yeux de ceux qui commençaient tout juste à émerger de leur ivresse de la veille, il passait pour un fou.

Au moment où Gon tendait la main vers la porte coulissante de la supérette, celle-ci s'ouvrit de l'intérieur, et le visage de Haeryu en surgit. Gon fut si surpris qu'il poussa un cri et tomba à la renverse. Haeryu regarda son corps couvert de poussière et, l'air désolé, lui dit :

— La porte était ouverte, alors je suis entrée. Mais j'étais sur le point de partir puisqu'il n'y avait personne.

— Ne vous en faites pas pour moi, lui dit Gon en se relevant.

Puis, tout en s'époussetant, il demanda :

— Vous avez besoin de quelque chose ?

Fort heureusement, elle ne montra aucune curiosité concernant ses vêtements trempés alors qu'il ne tombait pas une goutte de pluie. Gon lui en fut reconnaissant, car comment aurait-il pu lui expliquer qu'il revenait de la rivière, où il repêchait des chaussures ou des vêtements perdus par les gens, et éventuellement des corps ?

— Non, je ne suis pas venue faire des achats, répondit-elle, je voulais vous demander de me servir de guide pour visiter les environs, enfin, si

ça ne vous dérange pas. J'ai l'intention de rester ici plusieurs jours. Mais si vous êtes occupé...

— Pas du tout, lâcha-t-il sans réfléchir.

Il était tellement soulagé qu'il ne lui soit rien arrivé et qu'elle n'ait aucune intention de se jeter dans la rivière qu'il en avait complètement oublié qu'il n'y avait rien à voir dans le village, à part les bungalows. Il se sentait un peu gêné de devoir laisser le propriétaire se débrouiller avec les grosses livraisons de bière pour la haute saison, mais ce dernier ne lui reprocherait sans doute pas cette absence puisque, après tout, il s'agissait de s'occuper de leur seule et unique cliente, qui comptait rester plusieurs jours.

Gon n'avait aucune idée de promenade, et Haeryu ne lui demanda rien de précis. Aussi la visite guidée se résuma-t-elle à arpenter côte à côte les berges de la rivière.

Quel que soit leur sexe ou leur nombre, Gon n'était pas très à l'aise avec les gens. Il était peu habitué à entretenir des relations nécessitant de l'improvisation et de la sociabilité. En dehors du couple de propriétaires et des quelques clients de la supérette, la seule personne qu'il fréquentait régulièrement était le livreur de marchandises, qui venait avec son camion tous les deux ou trois jours en haute saison, et une fois par semaine en basse saison. Là encore, leurs échanges étaient sommaires, Gon se contentait d'énumérer les

marchandises et d'en noter le nombre dans son carnet de suivi.

Voilà quel genre de personne était Gon. Mais en essayant de prendre exemple sur les rares scènes de feuilletons qu'il avait entraperçues à la télévision, il tenta d'imiter un véritable employé de supérette ou un guide touristique :

— Où voulez-vous aller ? Est-ce que vous cherchez un café où l'ambiance est agréable ? Je suis sincèrement désolé, mais ici, en dehors de la rivière, il n'y a rien à voir. D'ailleurs, même la rivière, comme vous l'avez sans doute constaté en voyant les arbres et la végétation, est sans grand intérêt d'un point de vue touristique. Certes, la végétation est touffue, mais elle s'est développée n'importe comment, d'une façon complètement anarchique, et n'offre pas un beau paysage. Ne vous méprenez pas, j'aime bien cette rivière, j'ai de la chance de travailler juste en face. Les arbres poussent de manière désordonnée et inesthétique, mais au moins c'est naturel, sans artifices. Si je vous dis que c'est sans intérêt, c'est surtout du point de vue des touristes qui appréhendent la rivière sous un angle architectural, avec une connaissance des paysages de rivière, et non comme un lieu de vie.

Après avoir dit tout ça, Gon craignit qu'elle n'interprète ses paroles comme un prétexte pour ne pas la guider. Mais contrairement à ce qu'il croyait, Haeryu hochait la tête avec enthousiasme

et s'exclama qu'elle avait très envie de voir la rivière.

Ils se retrouvèrent donc sur la rive. Mais que faire ensuite ? Gon se sentit de nouveau mal à l'aise. Personne n'avait vraiment besoin d'un guide pour voir la rivière, en dehors des écoliers en visite obligatoire. Gon se rendit compte qu'il ne connaissait pas le nom des plantes aquatiques qui poussaient sur la berge ou des poissons qu'il croisait souvent dans l'eau, et qu'il n'avait jamais cherché à les apprendre. Il était très embarrassé de n'avoir rien à lui expliquer ou à lui raconter sur les lieux. En fait, il n'avait jamais pensé que le nom de toutes ces créatures avait une quelconque importance, puisqu'on pouvait les appeler comme on voulait sans que ça dérange personne. Tant qu'elles étaient en vie, leur nom pouvait changer en fonction de la personne qui les nommait. Ce qui comptait, pour Gon, ce n'était pas le nom qu'on leur donnait, mais leur vie, la période pendant laquelle elles resplendissaient.

Tout en longeant la rive, il se mit à parler de ce qu'il connaissait : l'ivrogne trouvé mort au fond de l'eau, le buste coincé entre des plots en ciment ; le brusque retour de courant sous la digue ; les branches d'arbres arrachées par la tempête et qui, enchevêtrées comme un tamis, augmentaient la pression de l'eau ; les objets dangereux de toutes sortes, y compris des hameçons, poussés vers la rive par les tourbillons ; le

cadavre d'étudiant qui remontait à la surface chaque année, à la saison des week-ends d'intégration, comme pour exprimer le désespoir de tous ; l'instinct animal de la rivière, aussi dangereuse et tenace qu'une sangsue géante. Haeryu l'écoutait attentivement, mais s'arrêtait de temps en temps, formait un rectangle avec ses mains en joignant les deux pouces et les deux index, et faisait mine d'encadrer le ciel ou son guide, comme pour les prendre en photo. Gon ne comprenait pas pourquoi elle faisait ce geste.

Tout à coup, elle éclata de rire et lui dit :

— Je vous remercie de me prévenir de tous ces dangers, mais pourquoi me racontez-vous ces choses horribles ? Vous croyez que je suis venue ici pour me jeter dans la rivière ?

— Non, pas du tout, répondit-il. Je suis désolé si mes histoires vous ennuiant.

Se sentant percé à jour, Gon, totalement déconcerté, hâta le pas pour la devancer. Lui non plus n'avait aucune envie d'énumérer toutes ces anecdotes sinistres et déprimantes, il aurait préféré lui dire à quel point les nageoires des petits poissons argentés – dont il ignorait le nom – paraissaient frêles lorsqu'ils s'efforçaient de se dégager des labyrinthes de plantes aquatiques ; ou comment, sous les reflets de lumière, les œufs laiteux couleur de perle – pondus par il ne savait quel poisson à l'ombre d'un rocher – étaient fragiles et beaux ; combien la couleur des écailles était

magnifique, claire et changeante suivant l'angle sous lequel on les voyait ; combien la peau de certains poissons pouvait être douce et collante, si bien qu'au moindre contact Gon se sentait absorbé par l'animal pour ne plus faire qu'un avec lui ; il aurait surtout aimé lui parler de cette intuition formidable, proche d'un pouvoir divin, qui lui permettait de communiquer avec ces poissons par le simple toucher... Mais pour que Haeryu croie à tout ça, il aurait fallu qu'il l'entraîne sous l'eau avec lui.

— Non, ça ne m'amuse pas d'entendre le récit des malheurs des autres ou de leurs accidents, répondit Haeryu en lui emboîtant le pas, mais ça ne m'ennuie pas non plus. J'aime entendre les histoires du quotidien.

Il fut pris d'une envie soudaine de l'emmener nager avec lui. Ce serait beaucoup plus intéressant que de contempler la rangée de bungalows construits dans un but purement commercial et qui constituaient la seule attraction de ce village réputé pour ses week-ends d'intégration. Mais il était évidemment hors de question de l'entraîner dans l'eau sans équipement adéquat.

— En tout cas, ne vous inquiétez pas pour moi, continua Haeryu, je n'ai aucune intention de mettre fin à mes jours. Il existe peut-être des gens qui voyagent dans le seul but de trouver un endroit où mourir et qui considèrent cela comme leur dernier geste romantique, mais pas moi. Si j'avais

vraiment l'intention de me suicider, je ne serais pas venue jusqu'ici. Je vous parais donc si sinistre ?

Pas du tout. Depuis son arrivée, Haeryu ne dégageait rien qui laisse penser qu'elle voulait se suicider, elle n'avait pas l'humeur mélancolique d'une femme aspirant à s'enfoncer dans les limbes. Il ne l'avait pas remarqué la veille, mais elle ne dissimulait pas ses pensées ou ses réactions, ni ne restait de marbre, son comportement était tout ce qu'il y avait de plus normal. Gon regretta d'avoir prêté l'oreille aux paroles de son patron, qui avait jugé la situation en s'appuyant uniquement sur le fait qu'elle était venue seule.

— Je fais souvent des voyages de courte durée toute seule, enchaîna-t-elle. Je n'appellerais d'ailleurs même pas ça des voyages. Je prends une petite valise et je pars, pas très loin. Je ne parcours pas les circuits balisés et je n'emporte jamais d'appareil photo, car là où je vais il y a rarement de beaux paysages à immortaliser. Pourquoi la plupart des gens se contentent-ils de visiter en troupeau les sites célèbres, pour y passer juste quelques minutes, le temps de prendre des photos, avant de repartir aussi vite ? Pourquoi leurs voyages se résument-ils à ça ?

Par ces mots, elle allait à l'encontre des préjugés de Gon et du propriétaire de la supérette, lesquels se seraient indubitablement moins inquiétés si elle avait été accompagnée ou avait été un homme. Mais pourquoi cette manie

d'encadrer le ciel de ses mains, comme pour le photographe, alors qu'elle n'avait même pas d'appareil ? Que voulait-elle prendre en photo ? Ou plutôt, qu'aurait-elle pris si elle avait eu le matériel nécessaire ? Gon s'apprêtait à lui poser la question lorsque la jeune femme enchaîna :

— Cette fois au moins, j'ai un but.

Un but ? Dans ce village si ordinaire au bord de l'eau, où il semblait impossible d'avoir une raison valable de venir ? Gon ralentit le pas pour se laisser rattraper par Haeryu. Brusquement, une sorte de vaguelette jaillit du tréfonds de lui-même, telles des rides sur l'eau, et se transforma en un torrent dévalant la pente vers une vallée escarpée

— Je cherche quelqu'un, ajouta Haeryu.

Une bourrasque de vent souleva les cheveux de Gon et découvrit sa nuque. Conscient que Haeryu se tenait juste derrière lui, il se dépêcha de rabattre ses cheveux derrière ses oreilles, mais il était trop tard. La main de la jeune femme se saisit de son poignet et l'enserra comme une plante aquatique. Gon resta interdit.

— N'essayez pas de les cacher, lui souffla Haeryu.

Gon fit volte-face. Le visage pâle, effrayé, il était pétrifié et ne pensait même pas à dégager son poignet.

— Mais qui êtes-vous... mademoiselle Haeryu ? Vous me connaissez ?

Son cœur battait à tout rompre. Il eut soudain l'impression que sa vie n'était qu'une fine couche de glace prête à céder à tout moment, mais qui résistait tant bien que mal à condition que personne ne vienne la piétiner avec des chaussures pleines de terre. A cet instant précis, il entendit la glace se fendre. Il ne savait pas qui était cette femme, mais il était clair que c'était lui qu'elle cherchait. Elle connaissait son secret, ce secret qu'il dissimulait par instinct, alors qu'il ne dérangeait personne et ne suscitait chez ceux qui l'avaient découvert qu'un vague sentiment de dégoût qui ne durait jamais plus d'une seconde.

Haeryu lâcha son poignet, puis hésita un instant en remuant les lèvres, sans savoir par où commencer. Elle finit par prononcer son prénom :

— Gon...

Il n'avait pas envie de savoir ce qu'elle allait dire ensuite. Le seul fait qu'elle connaisse son prénom lui donnait l'impression que des nageoires, jusque-là cachées dans les recoins de son corps, s'étaient subitement dressées. Il n'avait qu'une envie, se jeter à l'eau et s'enfuir le plus loin possible à la nage. La rivière était pour lui un asile familial, où il pourrait trouver le réconfort nécessaire.

— Je sais que vous avez sur le dos et les hanches des écailles blanches et mordorées, comme une peau de serpent, je sais aussi qu'elles sont belles, étincelantes, mystérieuses. Je suis au courant de tout ça, même si je ne l'ai pas vu.

— Je ne vois pas du tout de quoi vous parlez, répondit Gon en évitant son regard, mais sa voix tremblait déjà.

— Quelqu'un m'en a parlé avec tellement de détails que j'ai l'impression de les avoir vues de mes propres yeux.

— Vous me confondez avec un autre. Rentrons maintenant.

Il remit ses cheveux en ordre et repartit en direction de la supérette, mais elle le retint par le bras.

— Je ne vous confonds pas avec un autre. Je vous connais aussi pour une autre raison. Nous nous sommes déjà rencontrés. J'avais espéré que vous vous souviendriez de moi, mais... peu importe.

Sur ce, elle prit une profonde inspiration, comme un oiseau de mer prêt à s'envoler loin de ses petits à peine éclos, ou comme si elle n'osait pas prononcer ce nom si beau et si précieux, de peur qu'il ne s'abîme à l'instant où il franchirait ses lèvres. Elle lui demanda, en articulant chaque syllabe :

— Vous connaissez Kangha ?